

comme il le dit dans une de ses lettres; et il était ravi de voir

Qu'il allait ramener en France
Le bon goût, et l'air de TERENCE.

La Fontaine se lia avec cet auteur-acteur, qui l'amusa de toutes les façons; leur âge était pareil, leurs réputations grandirent en même temps. Tous deux s'appréciaient mutuellement. Ce fut Molière qui, lors de la gloire naissante des Boileau et des Racine, dit confidentiellement à l'oreille d'un ami, en lui montrant la Fontaine: «Nos beaux esprits ont beau se tremousser, ils n'effaceront pas le bonhomme.»

Racine et Boileau, plus jeunes que la Fontaine et Molière, se lièrent avec eux. Tous quatre se réunissaient à des jours fixes pour dîner ensemble, et se communiquer leurs ouvrages. Ces réunions, que la Fontaine, au commencement de son roman de *Psyché*, a dépeintes de manière à nous prouver combien le souvenir lui en était cher, ont eu une influence qui n'a pas été assez remarquée. Alors ceux qui les composaient formaient le parti du mouvement en littérature: à eux la mission de chasser l'ampoulé, le burlesque, le guindé, le précieux; de ramener le vrai, le beau, le naturel dans les ouvrages d'esprit. Ils s'en acquittèrent bien; mais sans déprécier Corneille, mais sans s'écarter de l'admiration qui était due aux anciens.

La Fontaine conserva toujours du goût pour les compositions scéniques, quoique ce ne fût pas le genre de son talent. Il a fait des opéras, des comédies, des scènes pastorales, mythologiques; et même il commença une tragédie; enfin il a versifié les paroles d'un ballet qui fut joué, chanté et dansé par la plus brillante société de Château-Thierry. Les magnifiques ballets représentés à cette époque, à Paris, et à Saint-Germain, où figuraient le roi et toutes les personnes de sa suite, avaient introduit ce goût en province. Chaque petite ville voulait imiter la cour. Le ballet que la Fontaine composa pour Château-Thierry ne ressemblait guère aux ballets royaux; mais il était moins somptueux, il était beaucoup plus gai. Le sujet était cette aventure du savetier et de sa femme, dont il a fait depuis un conte. Ce ballet était intitulé *Les*

Rieurs de Beau-Richard: Beau-Richard est le nom d'un petit carrefour de Château-Thierry, où se réunissaient alors les oisifs de la ville, pour débiter les nouvelles et gloser sur les passants.

Mais, à cette époque, Jannart, que la Fontaine appelait son oncle parce qu'il avait épousé une tante de sa femme, avait présenté notre poète au surintendant Fouquet, alors parvenu au plus haut point de sa fortune et de sa puissance. La Fontaine, qui ne s'accommodait ni du faste ni des tracasseries qu'il traîne après lui, trouvait que c'était une grande misère d'être riche; mais pourtant il aimait à jouir de tous les avantages de la richesse; et tant que dura la faveur du surintendant, il lui fut redevable de ce bonheur. Aussi, c'est à ces premiers temps de sa belle jeunesse que la Fontaine fait allusion quand il dit:

Pour moi le monde entier était plein de délices;
J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours;
Mes amis me cherchaient, et parfois mes amours.

La nouvelle de la disgrâce de Fouquet, et son arrestation, vinrent frapper la Fontaine comme d'un coup de foudre. En vain son ami de Maucroix l'invita à se rendre à Château-Thierry, où sa présence était nécessaire pour l'arrangement de ses affaires; il suivit Jannart, condamné à l'exil comme ami de Fouquet, et comme son substitut dans sa charge de procureur général au parlement.

Quand le procès fait à Fouquet donna lieu de craindre qu'on ne lui fit porter sa tête sur l'échafaud, et qu'on sut que telle était l'intention de ses ennemis, un cri douloureux s'échappa de l'âme de notre poète, et s'exhala dans cette belle élégie adressée aux nymphes de *Vaux*, qui est restée comme le morceau le plus touchant et le plus parfait en ce genre, que nous ayons dans notre langue.

La Fontaine ne fit rien paraître que cette élégie, tant qu'on put redouter pour le surintendant une condamnation à mort. Cependant il avait composé pour lui, ou pour sa société, un assez grand nombre de pièces de vers qui depuis ont

¹ Cette petite pièce de la Fontaine, que nous avons fait connaître le premier, a été imprimée, pour la première fois, dans l'édition que nous avons donnée de ses œuvres en 1827.

été imprimées, mais qui pour la plupart sont éloignées du genre auquel il était appelé par la nature.

Au retour de son voyage, la Fontaine trouva, en résidence dans ce château ducal si voisin de sa maison, la duchesse de Bouillon. C'était une petite brune, âgée de dix-huit ans, jolie, à nez retroussé, à pied mignon, vive, spirituelle, agaçante et coquette comme toutes ces nièces de Mazarin, filles de Mancini. Notre poète sut lui plaire et elle remplaça bientôt le vide que la chute du surintendant avait fait dans son existence. Quand la duchesse était à Château-Thierry, aucune des jouissances dont la Fontaine était avide ne lui manquait. Quand elle quittait ce séjour, et qu'il y restait, elle recommandait aux officiers de sa maison de faire en sorte qu'il ne s'ennuyât pas.

Les contes que la Fontaine avait écrits la charmaient; et la Fontaine, pour son amusement, composa de nouveaux contes. Il en publia d'abord un recueil très-mince, puis après un second, et enfin un troisième; et ce fut ainsi, et uniquement par ses contes, qu'il commença à prendre place sur le Parnasse français; car son imitation de *l'Eunuque* de TERENCE n'avait produit aucune sensation. Tous ces recueils de contes parurent successivement avec privilège du roi. Les personnes les plus réglées dans leurs mœurs ne se faisaient alors aucun scrupule d'avouer le plaisir qu'elles goûtaient à la lecture de ces historiettes graveleuses, si spirituellement racontées.

Madame de Montespan, qui régnait alors sans partage sur le cœur de Louis XIV, et madame de Thianges sa sœur, attirèrent aussi chez elles l'auteur des contes, et il fut sensible à leurs bontés; mais il ne chercha point à se faire des protecteurs parmi les grands seigneurs et les courtisans du monarque, ni à s'introduire près de lui, comme avaient fait ses amis Racine et Boileau. Ses inclinations l'entraînaient de préférence dans la société des femmes. Là seulement il trouvait tout ce qui pouvait le satisfaire et le rendre heureux, les délices des sens, la volupté du cœur, les charmes de l'esprit, et parfois, chez quelques-unes, de profonds entretiens sur les plus hautes questions de la philosophie et des sciences.

La duchesse douairière d'Orléans, Marguerite de Lorraine, avait su apprécier la Fontaine. Avant que la publication de son premier recueil de contes eût commencé sa réputation, elle l'avait attaché à sa personne, en le nommant son gentilhomme servant. Diverses pièces de vers, que l'on trouve dans ses œuvres, démontrent assez l'intimité qui existait entre lui et les jeunes femmes de la petite cour du palais du Luxembourg.

Mais, quelque répandu qu'il fût parmi les femmes les plus aimables et les plus spirituelles de cette époque, la duchesse de Bouillon maintint longtemps encore l'ascendant qu'elle avait acquis sur lui. C'est à elle qu'il dédia son poème d'*Adonis*, son roman de *Psyché*; et lorsque s'éleva parmi les médecins et les gens du monde de vives discussions sur les effets nuisibles ou utiles du quinquina, la duchesse de Bouillon, qui avait épousé avec chaleur la cause de ce spécifique dont l'emploi était nouveau, imagina, pour en assurer le succès, de faire préconiser ses vertus par la muse populaire de la Fontaine. Le poète ne sut pas résister, mais son génie était habitué à lui commander et non à lui obéir; aussi l'abandonna-t-il presque entièrement dans cette entreprise, et il ne lui prêta quelque secours qu'à la fin de son poème, pour raconter une fable, qu'on aurait dû joindre à celles de son recueil.

Ce recueil de fables, lorsque le poème sur le quinquina fut composé, avait paru en entier, sauf le douzième et dernier livre, en deux fois, et à dix ans d'intervalle. Ces publications, jointes à celles des contes, avaient successivement accru la célébrité de leur auteur, et fait connaître à la France une langue poétique toute nouvelle, fusion heureuse du langage naïf et énergique du siècle de François I^{er}, et de la noble et brillante élégance du siècle de Louis XIV.

² C'est une singulière et grossière méprise, des plus anciens biographes de la Fontaine, comme des plus modernes (qui, au reste, n'ont fait que les copier), d'avoir confondu la femme de l'oncle de Louis XIV avec la femme de son frère, Marguerite de Lorraine avec Henriette d'Angleterre. Depuis que nous avons signalé cette erreur, l'original des provisions de la charge de gentilhomme servant de Marguerite, duchesse d'Orléans, conférées à Jean de la Fontaine, signées de Marguerite elle-même, nous a été remis avec les actes d'enregistrement au tribunal de Château-Thierry. Cela n'empêchera pas les faiseurs de notices de répéter cette erreur.

L'absence de la duchesse de Bouillon, nécessitée par ses aventures galantes et d'autres affaires d'une nature grave, et la mort de la duchesse d'Orléans, avaient privé à la fois la Fontaine de ses deux protectrices : ce qui était d'autant plus fâcheux pour lui, que son insouciance pour ses affaires avait considérablement réduit sa fortune, et que cependant il lui fallait pourvoir à l'éducation de son fils, alors âgé de quatorze ans.

Madame de la Sablière tira la Fontaine de cette position embarrassante. A sa prière, de Harlay, premier président au parlement de Paris, qui goûtait singulièrement les ouvrages de notre poète, se chargea de son fils ; et madame de la Sablière retira chez elle le fabuliste, qui y resta tant qu'elle vécut ; et, tant qu'elle vécut, elle pourvut à tous ses besoins, sans qu'il eût la peine d'y songer. Les seigneurs les plus aimables et les plus spirituels de la cour, les étrangers illustres, les gens de lettres, les artistes, se réunissaient chez madame de la Sablière. Elles s'étaient rendue célèbre non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, par ses progrès dans la philosophie et les sciences, par son esprit et les grâces de sa personne. Son mari, homme léger, aimable, faisait des vers agréables, était fort adonné aux plaisirs, très-inconstant dans ses goûts, et, comme presque tous ceux qui alors, avec de tels penchants, étaient possesseurs d'une grande fortune, il entretenait des maîtresses. Du reste, il ne se montrait nullement jaloux de sa femme, qui, de son côté, ne se croyait pas astreinte à lui garder une fidélité dont il semblait faire peu de cas. La liaison de madame de la Sablière avec le marquis de la Fare était publique ; mais elle durait depuis si longtemps, qu'elle avait presque donné une réputation de vertu aux deux amants. Tout à coup les assiduités de la Fare auprès de madame de la Sablière devinrent plus rares, et l'on sut bientôt qu'ayant pris goût à la société licencieuse qui se rassemblait chez la Champmeslé, il y passait toutes ses soirées, et qu'il n'avait pu résister aux séductions de cette actrice, qui pourtant n'était pas belle.

Madame de la Sablière, sacrifiée au goût du jeu et de la débauche, blessée dans son orgueil et dans les sentiments les plus vifs et les plus

chers de son cœur, sans bruit, sans éclat, se jeta aussitôt dans les bras de la religion, mais avec une résolution, une ferveur, un abandon, qui lui acquirent l'estime et excitèrent l'admiration de toute la partie sérieuse et sévère de la société de cette époque. Peu après, son mari mourut ; et n'ayant plus rien qui la retint dans le monde, elle se retira aux Incurables, pour y soigner les malades et se consacrer entièrement aux bonnes œuvres.

Plus de société, plus de conversations, plus de plaisirs, plus d'épanchements de cœur, dans cet hôtel de madame de la Sablière, où la Fontaine restait isolé. Tout ce qui faisait le charme de sa vie avait disparu d'autour de lui, avec sa bienfaitrice.

Pendant qu'il se trouvait dans cette situation pénible, Colbert mourut : il était de l'Académie française. Les amis de la Fontaine (et on en comptait un grand nombre) voulurent lui faire obtenir la place que le ministre laissait vacante à l'Académie. La Fontaine, qui, dans l'isolement où il se trouvait, vit dans ce projet un moyen de se réunir fréquemment avec des hommes qu'il chérissait, de causer de vers et de littérature, adopta ce projet avec un empressement dont on ne l'aurait pas cru capable.

La réussite n'en était pas facile. Louis XIV était pour son concurrent, et ce concurrent était Boileau.

Les choses étaient bien changées pour la Fontaine depuis le temps de sa jeunesse. Louis XIV, marié en secret à la veuve de Scarron, n'avait plus de maîtresse. Molière n'était plus, les ballets et les fêtes splendides avaient cessé. Tous les courtisans de l'âge du roi s'étaient réformés à son exemple. La cour était devenue sérieuse et dévote. Mais cependant une nouvelle génération, qui aussi en faisait partie, s'abandonnait sans contrainte à ce goût effréné pour les plaisirs, dont l'exemple du monarque avait fait une sorte de mode dans la nation. Ceux qui, d'un âge plus mûr ou d'un caractère plus sérieux, voulaient conserver leur indépendance, sans participer au scandale de cette jeunesse inconsidérée, encourageaient son indocilité, et applaudissaient à son audace.

La Fontaine était fort répandu dans cette

classe de la société, qui avait aussi un parti dans l'Académie. Turenne chérissait notre poète, le grand Condé le comblait de ses bontés ; il était accueilli avec faveur par cette princesse de Conti, la plus belle des filles de Louis XIV, par son mari et son beau-frère, les deux princes de Conti. Vendôme, et son frère le grand prieur, non-seulement aimaient la Fontaine, mais le pensionnaient. Il était admis dans leur société intime et dans leurs joyeux banquets. C'est pour cette société, et à son instigation, qu'il composa ses derniers contes, malheureusement plus licencieux que les premiers : ils ne purent, comme ceux-ci, paraître avec privilège du roi. La Champmeslé les débitait en secret ; et il est probable, ainsi que le dit Furetière, que la Fontaine lui en abandonnait le profit, et payait ainsi ses faveurs.

Ce recueil de contes était aimé et redoutable entre les mains de ceux qui voulaient fermer à la Fontaine les portes de l'Académie. Le président Rose, secrétaire intime du roi, et très-avant dans sa faveur, jeta ce livre sur la table le jour de l'élection, et demanda, avec colère, si l'Académie oserait proposer à l'approbation du roi l'auteur d'un livre flétri par une sentence de police. Cette manière violente ne réussit point. Des voix s'élevèrent pour défendre la Fontaine, et il fut élu. Ce fut là peut-être le premier acte d'indépendance de l'Académie française. Le roi reçut très-mal ses députés, et n'approuva pas. Mais l'Académie ne rétracta point son choix. La Fontaine fit une jolie ballade pour supplier le roi de consentir à sa nomination, et il fit agir madame de Thiangés, qui, malgré la retraite de sa sœur, avait conservé tout son crédit à la cour. Une nouvelle place vint à vaquer à l'Académie. Boileau, ainsi que le roi le désirait, y fut nommé, et Louis XIV donna alors, en même temps, son approbation à l'élection de la Fontaine et à celle de Boileau ; et l'auteur des contes et celui des satires furent, enfin, tous deux et en même temps, académiciens.

Dans l'épître à madame de la Sablière, que la Fontaine lut dans la séance publique le jour de sa réception, il fit en beaux vers une sorte d'amende honorable de sa vie passée, et il manifesta l'intention de suivre les conseils de son

amie et de sa bienfaitrice : mais il craignait de ne pouvoir y parvenir, et disait :
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces...
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains desirs en proie.

En effet, il continua son même genre de vie, et fit encore des contes ; mais cependant sa plume fut plus réservée, et ses nouvelles productions n'en eurent que plus de charme.

Tout semblait conspirer contre la résolution qu'il avait voulu prendre. Sa verte vieillesse se trouvait assiégée par tous les genres de séductions. Un jeune conseiller au parlement de Paris, nommé Hervart, et sa femme, aimable et jolie, l'avaient pris en amitié, et tous deux se plaisaient à l'attirer chez eux et à leur campagne. Là ils passaient la belle saison en compagnie avec plusieurs jeunes femmes, leurs parentes, et avec Mergier, le plus heureux des imitateurs de la Fontaine. Cette société si gaie, si séduisante, de Bois-le-Vicomte et de l'hôtel d'Hervart, éveillait l'imagination de notre poète, et prolongeait en lui, au delà du terme ordinairement prescrit par la nature, le règne des illusions et des desirs.

Toutefois, les exemples et les exhortations de madame de la Sablière, et de Racine et de Maucroix, ses meilleurs amis, autrefois compagnons des écarts de sa jeunesse, et désormais livrés à la plus austère piété, faisaient impression sur lui ; et, aidés des bienfaits de l'âge, ils auraient plus tôt triomphé de ses déplorables habitudes, sans une influence qui vint encore en prolonger le cours.

Une certaine madame Ulrich lisait avec délices les Contes de la Fontaine, et éprouvait le plus vif regret qu'il eût renoncé à en composer. Femme d'un maître d'hôtel du comte d'Auvergne, frère du duc de Bouillon, chez lequel la Fontaine allait souvent dîner, elle avait eu occasion de voir ce poète et de le connaître. Elle prit la résolution d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir, pour obtenir de lui de nouveaux écrits dans le genre de ceux qui avaient tant charmé son imagination licencieuse. Déjà sur le retour de l'âge, puisqu'elle avait une fille de quinze ans, elle était cependant encore fraîche et belle. Complaisante compagne de la

duchesse de Praslin, dont elle servait les intrigues, et qui la protégeait contre un mari jaloux et quinquagénaire, beaucoup plus âgé qu'elle, elle avait su, pour ceux qui aimaient le jeu, la bonne chère, et les plaisirs sans contrainte, rendre sa maison une des plus agréables de Paris : il ne lui fut pas difficile d'y attirer la Fontaine. Le bon sens du bon homme résista d'abord aux séductions d'un attachement si disproportionné ; mais, pour vaincre sa résistance, madame Ulrich n'eut qu'à le vouloir ; et comme elle lui accorda tout, il ne sut rien lui refuser. C'est pour lui complaire qu'il composa le joli conte du *Qui-proquo*, qu'elle publia après la mort de notre poète, avec une portion de la correspondance qu'elle avait eue avec lui, où se trouvent dévoilés les moyens qu'elle employa pour enchaîner le vieillard. Dans l'avant-propos de ces *Œuvres posthumes de la Fontaine*, madame Ulrich a pris avec chaleur la défense de celui qu'elle appelle emphatiquement son ami ; et elle soutient que le contraste que la Bruyère a voulu établir entre sa personne et ses écrits, n'existait pas. Elle affirme qu'il n'était distrait, lourd, rêveur et silencieux, que dans les sociétés où il s'enfermait, ou avec ceux qu'il ne connaissait pas ; mais qu'à table, dans le tête-à-tête, et partout où il se plaisait, c'était l'homme le plus enjoué et le plus aimable. L'attachement vrai et désintéressé que tant de femmes spirituelles de ce temps eurent pour la Fontaine, le désir qu'elles éprouvaient de jouir de sa société, démontrent l'exactitude du portrait que madame Ulrich en a tracé. De tous les défauts que les femmes supportent le moins dans un homme, c'est d'être nul ou ennuyeux.

Tandis que madame Ulrich obtenait de notre poète qu'il caressât encore, par instants, la Muse badine qui avait fait la réputation de sa jeunesse, une influence d'une nature bien différente le portait à s'adonner de nouveau avec ardeur aux productions morales auxquelles il devait la gloire de son âge mûr. Cette influence était celle d'un enfant de dix ans ; mais cet enfant était le petit-fils de Louis XIV, l'espoir de la France ; et il était guidé par un homme qui unissait en lui le génie et la vertu. Fénelon admirait ce fabuliste « à qui il a été donné, dit-il, de rendre la négligence même de l'art préférable

à son poli le plus brillant ; » et Fénelon ne se contenta pas d'une admiration stérile pour le poète qui en était l'objet ; il fit verser sur lui les bienfaits du jeune prince son élève. La Fontaine, en qui le sentiment de la reconnaissance était encore plus efficace que les suggestions de la volupté, écrivit, pour l'instruction du duc de Bourgogne, des fables égales en beauté à celles qu'il avait composées, et il ajouta un douzième et dernier livre aux onze que contenaient les recueils déjà publiés.

Lorsque son dernier recueil de Fables vit le jour, notre poète donnait au monde un exemple qui devait être encore plus cher que ses écrits, au pieux précepteur du duc de Bourgogne.

Une maladie avait conduit la Fontaine aux portes du tombeau. Il guérit ; mais depuis cette époque toutes ses pensées se tournèrent vers la religion : il se confessa, communia, et eut de longs et fréquents entretiens avec le savant théologien Pouget. Une grande affliction vint encore ajouter dans la Fontaine à l'effet de ces conférences : madame de la Sablière mourut. Notre poète quitta aussitôt cet hôtel où il avait habité si longtemps avec elle. Dans la rue il rencontra Hervart, qui, venant d'apprendre la nouvelle de cette mort, lui dit : « Je venais vous prier de venir demeurer chez moi. — J'y allais, » répondit la Fontaine.

La Fontaine, depuis sa conversion, s'était interdit tout ouvrage profane ; mais il écrivait alors à de Maucroix : « Je mourrais d'ennui si je ne composais plus. » Et il fait part à son ami du projet qu'il a conçu de traduire les Hymnes sacrés en vers. Il se flattait de vivre encore assez longtemps pour terminer cette œuvre. Sa piété, aussi ardente qu'elle était sincère, le portait à s'assujettir à des privations que personne ne lui avait prescrites, à des rigueurs auxquelles on se serait opposé si on les avait connues. Il portait sur lui un cilice, ce qu'on ne sut qu'après sa mort. Il avait une grande confiance dans l'efficacité de la prière, et, dans sa paraphrase du *Dies iræ*, il dit, en s'adressant à Dieu :

Le larron te priant fut écouté de toi :
La prière et l'amour ont un charme suprême.

Pour se distraire, il allait très-assidûment aux

séances de l'Académie, travaillait sans cesse pour terminer la tâche qu'il s'était imposée, et formait même encore le dessein d'un autre ouvrage, pour lequel il espérait être aidé par son ami de Maucroix. Tout à coup ses forces diminuèrent rapidement, et il expira âgé de près de soixante et quatorze ans, entre les bras de Racine, de Hervart et de sa femme, qui avaient comblé ses derniers jours des soins les plus tendres et les plus attentifs.

Quand Fénelon apprit cette mort, il chercha à soulager ses regrets et sa douleur en écrivant,

WALCKENAER.

Le malade avait conduit la Fontaine aux portes du tombeau. Il guérit ; mais depuis cette époque toutes ses pensées se tournèrent vers la religion ; il se confessa, communia, et eut de longs et fréquents entretiens avec le savant théologien Pouget. Une grande affliction vint encore ajouter dans la Fontaine à l'effet de ces conférences : madame de la Sablière mourut. Notre poète quitta aussitôt cet hôtel où il avait habité si longtemps avec elle. Dans la rue il rencontra Hervart, qui, venant d'apprendre la nouvelle de cette mort, lui dit : « Je venais vous prier de venir demeurer chez moi. — J'y allais, » répondit la Fontaine.

La Fontaine, depuis sa conversion, s'était interdit tout ouvrage profane ; mais il écrivait alors à de Maucroix : « Je mourrais d'ennui si je ne composais plus. » Et il fait part à son ami du projet qu'il a conçu de traduire les Hymnes sacrés en vers. Il se flattait de vivre encore assez longtemps pour terminer cette œuvre. Sa piété, aussi ardente qu'elle était sincère, le portait à s'assujettir à des privations que personne ne lui avait prescrites, à des rigueurs auxquelles on se serait opposé si on les avait connues. Il portait sur lui un cilice, ce qu'on ne sut qu'après sa mort. Il avait une grande confiance dans l'efficacité de la prière, et, dans sa paraphrase du *Dies iræ*, il dit, en s'adressant à Dieu :

Le larron te priant fut écouté de toi :
La prière et l'amour ont un charme suprême.

Pour se distraire, il allait très-assidûment aux